« esprit d'**aventure** »

Ricardo Uztarroz

Amazonie mangeuse d'hommes

incroyables aventures dans l'Enfer vert

ARTHAUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Amazonie mangeuse d'hommes

incroyables aventures dans l'Enfer vert

Extrait de la publication

Du même auteur

Amazonie, la foire d'empoigne (dirigé par Ricardo Uztarroz et Jean-Jacques Sévilla), éditions Autrement, 1990
La Véritable histoire de Robinson Crusoé, Arthaud, 2006

Extrait de la publication

« esprit d'aventure »

Ricardo Uztarroz

Amazonie mangeuse d'hommes

incroyables aventures dans l'Enfer vert

ARTHAUD

Dans la même collection

La Quête du désert, Éric Milet, 2005
Coups de folie en mer, Hugo Verlomme, 2006
La Véritable Histoire de Robinson Crusoé, Ricardo Uztarroz, 2006
Toute la terre m'appartient, Christian Delacampagne, 2007
Le Voyage à pied, Philippe Lemonnier, 2007

© Arthaud, Paris, 2008
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-7003-0078-9
ISSN : 1772-4899

Sommaire

Présentation : Mythique, délirante, fascinante 11

L'aventure post mortem du vrai Indiana Jones (Percy Fawcett) 17

Roi blanc d'une tribu indienne : le mythe inachevé (Raymond Maufrais) 61

Le vieil homme et l'Amazonie (Edgar Maufrais) 95

La découverte : conspiration et trahison en brousse (Pizarro et Orellana) 133

Aguirre ou la fureur des maudits de la conquête 171

Walter Raleigh, dandy de l'Eldorado mais prophète de l'Empire britannique 211

Postface : L'arbre qui a changé le monde 257

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À tous ceux qui sont passés de l'autre côté de l'horizon.
Et à mon fils unique.
Mes remerciements à deux femmes qui se reconnaîtront.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Présentation : Mythique, délirante, fascinante

AMAZONES, Eldorado, hommes sans tête, géants trois fois plus grands que le commun des mortels, rois blancs de tribu indienne, Indiens blancs et blonds, civilisations disparues, enfer vert ou paradis vierge : l'Amazonie est née mythique, a-t-on coutume de dire. À vrai dire, elle est moins née mythique que délirante, comme l'illustrent les six aventures racontées dans cet ouvrage.

Si elle a d'emblée fasciné, et fascine encore de nos jours tous ceux qui l'approchent, c'est précisément à cause des délires suscités par sa démesure et son uniformité, véritable continent dans le continent. Délires qui ont accompagné sa découverte à une époque où la ligne de démarcation entre imaginaire et réalité était singulièrement floue, pour ne pas dire inexistante, une époque où l'invraisemblable était de l'ordre du possible. Ne venait-on pas de découvrir un continent peuplé d'êtres qui ressemblaient aux hommes qui les découvraient et leur étaient pourtant si étrangers dans leurs comportements, plein d'animaux inconnus et de plantes encore plus bizarres : la pomme de terre, la tomate, le

Extrait de la publication

piment, le haricot, le chocolat, le tabac ? Un continent enfin où l'on trouvait deux métaux précieux, l'or et l'argent, à profusion...

Aujourd'hui, dans une très large mesure, le mythe, ou le délire, persiste : dans sa touffeur inextricable, dans ses immensités où aucun homme n'a pénétré, se cache peut-être la molécule de la panacée. Comme nul ne peut apporter la preuve du contraire, rien n'interdit d'en être convaincu. Coffre-fort planétaire de la biodiversité, plus grande réserve d'eau douce du globe, plus grand massif forestier sur terre, dont les essences ne sont pas toutes recensées et dont le sous-sol garde encore tous ses secrets, l'Amazonie est perçue comme un nouvel Eldorado en ces temps d'incertitudes écologiques. L'*Eldorado* ne pouvait pas être trouvé, tout simplement parce qu'il était partout ! Omniprésent, il était invisible.

La représentation que se fit l'imaginaire européen ébahi de l'Amazonie trouve son origine dans deux textes qui ont révélé son existence : le récit, par le père Gaspar de Carbajal, de la première descente d'un fleuve aussitôt comparé à une mer d'eau douce intérieure, et surtout, un demi-siècle plus tard, la relation de l'exploration de l'embouchure de l'Orénoque et de la Guyane par le dandy Walter Raleigh, favori d'Elizabeth I d'Angleterre. Ce dernier – et non les conquistadors – est le véritable créateur du mythe de l'Eldorado. Mais le père Carbajal et Walter Raleigh sont tous les deux, s'il faut en trouver, les coupables de tous les mythes dont a été investie l'Amazonie dès qu'elle a été connue.

Avec le recul de l'histoire, et à la lecture attentive de leurs récits, on peut se demander s'ils crurent réellement

eux-mêmes aux extravagances qu'ils racontaient. Jamais – sage précaution de leur part face à l'histoire – ils ne prétendent avoir été les témoins oculaires de leurs fantastiques affabulations. Une seule fois, et encore incidemment, le père Carbajal glisse du bout de sa plume d'oie qu'il a reconnu une dizaine de « farouches Amazones » à bord de l'armada de pirogues qui montaient à l'abordage du brigantin commandé par Francisco de Orellana, le découvreur malgré lui de l'Amazone.

Tandis que je me faisais ces réflexions, le tapis vert ininterrompu de la forêt vierge défilait sous le bimoteur Beechcraft. Vue d'en haut, la forêt ressemblait à un champ de brocolis géants. C'était mon troisième séjour en une quinzaine d'années en Amazonie (depuis, j'y suis retourné fréquemment, surtout à Iquitos et Santarem). L'Agence France-Presse, dont j'étais en 1986 un des correspondants à Rio de Janeiro, m'avait envoyé vérifier ce qu'il en était réellement d'une nouvelle qui avait fait le tour du monde, la une de tous les quotidiens du matin ou du soir et l'ouverture de tous les bulletins radio et journaux télévisés de la planète.

Dans un communiqué, deux députés du parti gouvernemental brésilien d'alors avaient annoncé l'imminence d'une terrible guerre entre Indiens et *garimpeiros*, les chercheurs d'or qui avaient envahi leur territoire, au sud d'Itaituba. Les guerriers de tribus entières se rassemblaient et s'apprêtaient à fondre en pirogues sur les campements de fortune des pouilleux orpailleurs, que ceux-ci avaient transformés en fortins pour résister à l'assaut. Une fois sur place, je ne

pus que constater que l'Amazonie avait à nouveau frappé les esprits. Elle était encore une fois à l'origine d'un délire qui était tout de suite devenu collectif et presque universel : la menace d'une grande bataille entre « sauvages » et « civilisés » annoncée n'avait existé que dans l'imagination de ceux qui l'avaient dénoncée.

Le Beechcraft ne cachait pas les stigmates de son âge et d'une existence de baroudeur de la jungle, passée à décoller et atterrir sur des pistes ouvertes à la hâte en pleine forêt vierge, pour approvisionner les garimpeiros en nourriture, boisson, tabac, médicaments, sérum antivenin contre les morsures de serpent, gazole, mercure pour précipiter l'or, et parfois une ou deux putes à crédit pour un après-midi, en échange de quelques pépites.

Son pilote, surnommé *O Polaco* (le Polonais) à cause de sa tignasse blonde ébouriffée et de ses yeux bleus, n'avait pas la prestance de Buck Danny ou de Tanguy et Laverdure. Les pans de sa chemise élimée, trop courts, et la ceinture de son jean fatigué, trop basse, laissaient apparaître un ventre proéminent. Les tennis neuves qu'il avait chaussées ce jour-là prouvaient cependant que c'était plus par négligence personnelle que par impécuniosité qu'il était aussi misérablement accoutré. D'ailleurs, pourquoi s'habiller pour aller dans un *garimpo* attendre d'hypothétiques vagues d'assaut ? La veille au soir, c'était lui qui nous avait régalé d'une soirée bien arrosée dans le meilleur restaurant de Manaus, d'où l'on pouvait apercevoir le port fluvial et un paquebot de croisière de luxe tout illuminé amarré à un quai.

On avait décollé de l'aéroport de Manaus juste quand le disque rouge du soleil avait surgi de derrière la forêt. Au

Extrait de la publication

moment de mettre les gaz, O Polaco s'était signé subrepticement et avait baisé l'ongle de son pouce droit. Je l'avais entendu murmurer : « Dieu, faites que ce soit une journée de travail comme les autres. » Le photographe argentin qui m'accompagnait, Jorge Duran, était un vétéran de la guerre des Malouines ; il avait à son actif plusieurs allers-retours au ras des vagues à bord d'appareils militaires, entre Rio Gallegos, en Patagonie argentine, et la possession britannique de l'Atlantique sud, au plus fort des hostilités. Quand, à sa demande, je lui répétai la phrase en espagnol, il éclata de rire : « Si lui s'en remet à Dieu, doute de son avion... à qui devons-nous nous en remettre, nous ? »

Le bruit des moteurs interdisant la moindre conversation, chacun de son côté s'abandonna à ses divagations. C'est ainsi que me revint soudain à la mémoire le nom d'un jeune Français, disparu en Guyane en 1950, en pleine jungle. Sa funeste aventure avait frappé alors mon imagination de gamin, en même temps que celle de mes petits camarades de la Soule. Et les forêts, les fourrés broussailleux de cette petite vallée du Pays basque intérieur avaient vu bien des expéditions partir à la recherche de Raymond Maufrais. La petite bande d'explorateurs en culottes courtes s'armait de sécateurs et de hachettes empruntés en cachette à l'outillage des parents, pour se frayer un passage dans une jungle mythique. Puis il y eut la lecture du Bob Morane sur la piste de Fawcett. L'Amazonie venait de me contaminer.

Le mauvais temps nous obligea à faire escale à Itaituba. Son aéroport était la plaque tournante de tout le trafic aérien qui desservait une multitude de garimpos perdus en pleine jungle. L'atterrissage sous une averse tropicale battante faillit donner raison à la prière du pilote. À peine

Extrait de la publication

avait-il touché le tarmac inondé que le Beechcraft fit de l'aquaplaning, se mit de travers et fila à bonne allure vers les arbres qui marquaient la fin de la piste. Il finit par s'arrêter à une distance respectable de ces derniers, restés impassibles, à la différence des passagers de l'avion. « Merde, dit O Polaco. J'ai mal purgé un frein, ce matin... »

Nous passâmes la journée à la buvette, au milieu d'une foule de garimpeiros et de pilotes qui attendaient comme nous une éclaircie pour repartir. On ne parlait que d'or et d'atterrissages acrobatiques. Certains pilotes étaient vêtus d'un semblant d'uniforme : pantalon bleu ciel, chemise blanche (mais aucune barrette aux épaulettes) ; d'autres étaient en bermuda et marcel ; d'autres encore ressemblaient à O Polaco. On reconnaissait les garimpeiros aux bottes de caoutchouc qu'ils portaient tous, malgré la chaleur et l'humidité. Dès que la pluie cessait, les décollages reprenaient, pour s'interrompre aux premières gouttes de l'averse suivante. À chaque fois, les Cessna ou les Beechcraft, transformés en avions de charge et remplis à ras bord, donnaient l'impression qu'ils allaient se fracasser sur la cime des arbres. Et, à chaque fois, ils passaient au-dessus de justesse.

C'est alors que j'eus une révélation : j'étais sans le savoir en plein Eldorado. Pour tous ces chercheurs d'or, l'Amazonie était bien l'Eldorado. À défaut du récit épique d'une bataille trop précocement annoncée, je revins à Rio de Janeiro avec une série d'articles dont le titre général fut : « Eldorado, un mythe toujours réel au Brésil ». Le livre que vous allez lire est né ce jour-là.

Extrait de la publication

L'aventure post mortem du vrai Indiana Jones

« Les hommes ne meurent que pour ce qui n'existe pas. »

André Malraux

TINTIN descend le Badurayal [1]. Il se rend chez les plus féroces Indiens de toute l'Amérique du Sud, les Arumbayas. Dans la pirogue, ne reste plus que son indéfectible Milou, leur guide ayant profité de la nuit pour lâchement les abandonner en pleine jungle. Avant son départ pour cette périlleuse expédition au cœur de la forêt, on l'avait pourtant dûment averti : « L'explorateur anglais Ridgewell a été le dernier à tenter ce voyage, il y a dix ans ; on ne l'a plus jamais revu. »

Soudain, un rapide entraîne la pirogue. C'est le naufrage. Tintin rattrape de justesse Milou que le fleuve allait emporter. Sains et saufs sur la berge, leur soulagement est de courte durée : Tintin se sent épié. La confirmation ne tarde

1. Hergé, *L'Oreille cassée*, Casterman 1937.

Extrait de la publication

pas. Une fléchette se fiche dans le tronc d'un arbre, à hauteur de son visage. Le jeune reporter défie ses invisibles assaillants : « Montrez-vous si... » Apparaît alors un vieillard chenu, à la chevelure longue et la barbe identique, armé d'une sarbacane. Tintin ne peut contenir sa surprise : Ridgewell !

L'explorateur lui raconte qu'il était las du monde civilisé. Les Arumbayas l'ont adopté. En remerciement, il leur a inculqué quelques rudiments de golf : un Anglais reste toujours un Anglais... et Hergé un grand amateur de clichés.

Trente-trois ans plus tard, à Maracaibo, l'ami de Corto Maltese[1] Jeremiah Steiner entre dans la boutique d'antiquités de leur comparse Lévi Colombia. Au milieu d'un incroyable bric-à-brac d'objets étranges, d'inquiétantes têtes humaines réduites par les Indiens jivaros sont suspendues aux murs par leur toison.

Lévi Colombia lui a demandé de venir le voir pour lui montrer un carnet. Il s'agit du journal de l'explorateur anglais Eliah Corbett, parti à la recherche de l'El Dorado. Lui non plus, on ne l'a jamais revu. Il lui en lit un bref extrait : *« Désormais nos guides ne reviendront plus. Ils ont eu peur en voyant cette espèce de tour cylindrique au milieu de la jungle. »* Lévi Colombia voudrait que Corto Maltese aille vérifier si cette tour existe réellement. Corto refuse. Steiner s'en étonne ; il lui demande si c'est parce qu'il ne croit pas à cette histoire de Corbett et de son El Dorado. « Mais oui que j'y crois, lui répond Corto. Mais je veux que personne ne le sache. Un jour nous irons le chercher pour notre

1. Hugo Pratt, « Corto Maltese Toujours plus loin, Têtes et champignons », Pif Gadget, 1970.

Extrait de la publication

compte, sans associés. » Distrait par d'autres aventures, il ne prendra en fait jamais le chemin d'El Dorado.

Les explorateurs Ridgewell et Corbett qui apparaissent subrepticement dans ces deux aventures ne sont en réalité qu'un seul et même individu qui, lui, a bel et bien existé. Hergé et Pratt se sont en effet inspirés tous les deux du tragique et dérisoire destin que l'Amazonie réserva à un explorateur anglais, ancien colonel artilleur de l'armée des Indes : Percival Harrison Fawcett, plus communément appelé Percy Fawcett. En 1925, à l'âge de 57 ans, Fawcett a disparu en pleine jungle amazonienne, en compagnie de son fils aîné Jack et de l'ami de ce dernier, Raleigh Rimmel, aspirant acteur à Hollywood. Les deux jeunes gens avaient tout juste 22 ans.

Le trio était parti à la recherche d'une mystérieuse cité perdue, sans guide ni porteurs, de manière à ce que personne ne trahisse au retour le secret de son emplacement s'ils la découvraient. Fawcett l'avait même baptisée « point Z », afin que le secret protège jusqu'à son nom. Il était convaincu que cette cité, dissimulée dans la touffeur de la forêt amazonienne, était le vestige d'une énigmatique civilisation fondée des millénaires auparavant par de probables survivants de l'Atlantide.

La disparition des trois hommes, dès qu'elle ne fit plus de doute (il fallut quasiment deux ans pour cela), donna lieu à d'innombrables spéculations, dont certaines totalement loufoques : ils auraient été recueillis par une civilisation souterraine secrète, qui se nicherait sous la Serra do

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01EBNN000122.N001
Dépôt légal : mars 2008

Extrait de la publication

Ricardo Uztarroz

Amazonie mangeuse d'hommes

incroyables aventures dans l'Enfer vert

Dès la découverte de l'Amazonie, une malédiction semble frapper ceux qui s'y aventurent. Francisco de Orellana meurt lors de l'expédition qu'il monte pour donner à Charles Quint ce territoire inconnu, peuplé d'étranges tribus, dont celle des Amazones qui n'existent que dans l'esprit enfiévré de son scribe… Le second, Lope de Aguirre, habité par une sourde haine contre la Couronne espagnole, sera exécuté pour avoir proclamé l'indépendance du Pérou alors qu'il dérivait sur l'Amazone. Enfin, Walter Raleigh, pirate anglais, fondateur du mythe de l'Eldorado, aura la tête tranchée pour l'avoir « inventé »… Les explorations récentes furent tout aussi dramatiques : celle de Percy Fawcett, explorateur anglais, disparu en 1925, « précurseur » indirect d'Indiana Jones, ou du Français Raymond Maufrais, qui périt en 1950 lors d'une traversée en solitaire dans l'Enfer vert… Si le nom de ces aventuriers est aujourd'hui oublié, leurs aventures ont marqué l'apogée d'un mythe qui a alimenté la littérature populaire : celui de la forêt vierge dévorant ceux qui osent la violer…

Passionné par l'Amazonie, coauteur de *L'Amazonie : la foire d'empoigne* (Autrement, 1990), Ricardo Uztarroz est l'auteur de *La Véritable histoire de Robinson Crusoé* (Arthaud, 2006).

Prix France : 20 €
ISBN : 978-2-7003-0078-9
9 782700 300789
www.arthaud.fr

ARTHAUD

Extrait de la publication

08-III Studio de création Flammarion Couverture : La Charmeuse de serpents, Henri J.F. Rousseau (le douanier) © The Bridgeman Art Library